



**Illustration de couverture:** Pêcheurs Bozos du village de Kano sur le fleuve Niger, non loin de Gourma-Rharous, très tôt le matin. Ces pêcheurs vivent dans des campements qui s'étendent le long du fleuve. Ce sont des pêcheurs professionnels et des petits producteurs agricoles.

**Collection Fragments de vie :** Fondée par les professeurs Paule Bouvier et Jean-Jacques Purusi

**Conception graphique, maquette, relecture et corrections :** Alaïs Lorenzo

**Dépôt légal :**  
**ISBN : 978-2-39036-058-2**

© Arno Éditions, 2021 - ICCM  
Avenue de Laeken 53, 1090 Bruxelles  
[www.arnoeditions.org](http://www.arnoeditions.org)



Chaka Berthe

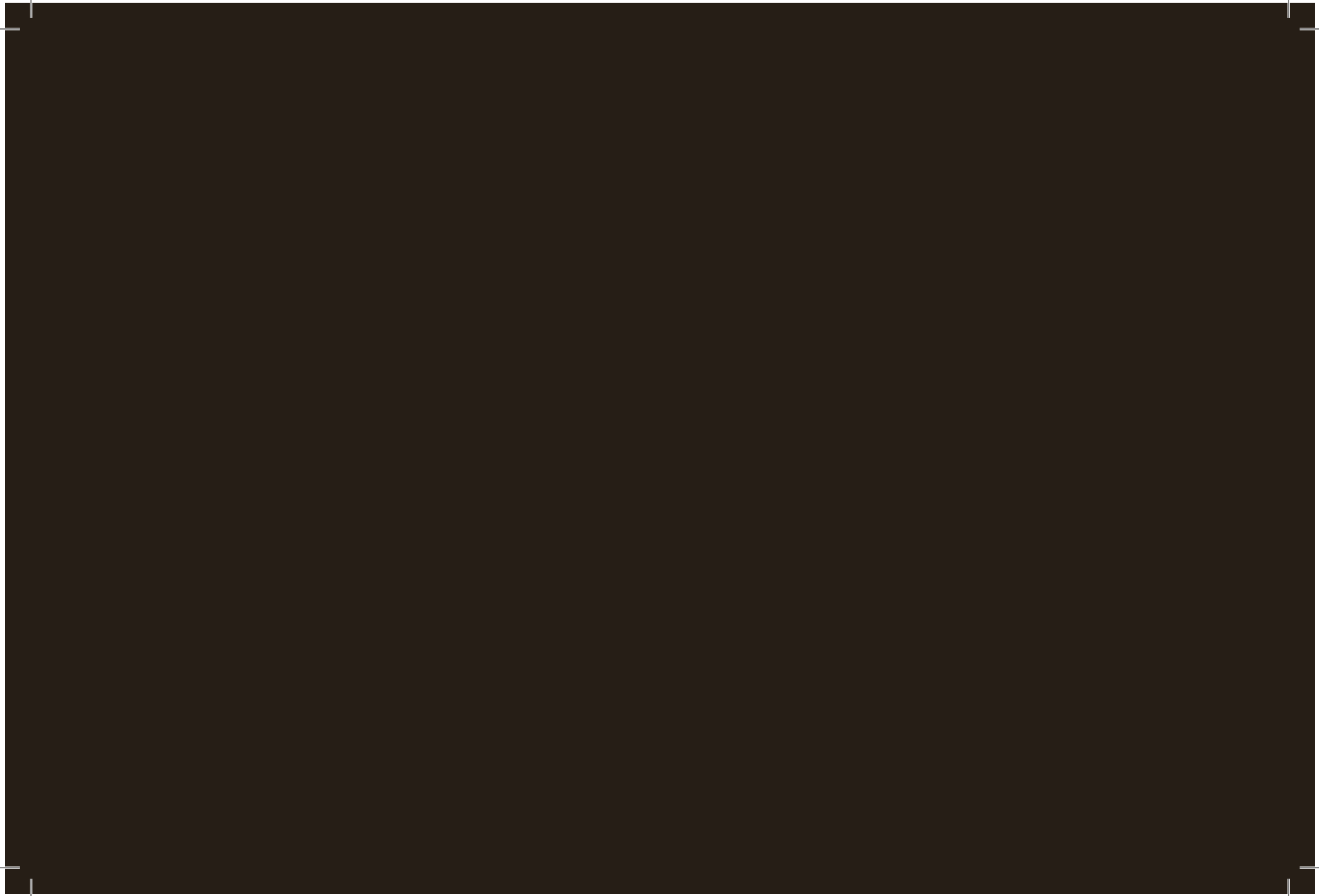
# Carnet de voyage à Tombouctou

**Illustration** : Le quartier Sankoré, au pied de la mosquée  
qui porte le nom du quartier.

**Illustration** : Le bogolan est un tissu teint en suivant une technique utilisée au Mali. Il désigne à la fois le tissu et un style particulier de teinture.



# INTRODUCTION



Il y a des années, la région de Tombouctou souffrait de famines et de disettes survenue pendant la dramatique sécheresse.

Afin de lutter contre la faim il a fallu entreprendre, après les actions d'urgence humanitaires, des actions de développement durable pour lesquelles les ONG et les OI ont joué un rôle important dans l'information de la population et en prenant une part active dans l'investissement.

L'ONG internationale Association de Coopération et de Recherche pour le Développement (ACORD) était intervenue en conséquence de 1987 à 1994, avec la mise en œuvre du PAGR, un programme de développement rural intégré de grande envergure. Ce dernier avait pour objectif de solutionner les besoins de production exprimés par les différentes communautés à travers le stockage des semences, par la mise en place de greniers semenciers et la construction de micro barrages pour améliorer la riziculture traditionnelle, ainsi que l'aménagement des PIV pour développer la riziculture irriguée au moyen de moto pompes. Grosso modo, des infrastructures qui avaient changé en mieux directement ou indirectement la situation alimentaire de la population.

La reprise de l'activité agricole avait réduit considérablement la pauvreté et les gens vivaient bien, tranquilles. Mais cette paix n'a duré qu'un temps. En effet, tout ce qu'on a essayé d'investir contre la pauvreté a été détruit par l'invasion des terroristes d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI), qui ont introduit des désordres dans les communautés rurales, figeant l'activité de production.

On ne trouve quasiment pas de quoi à manger et la région souffre à nouveau de famines, comme il y a des années.

C'est le retour à la case départ, où le développement reste à reconstruire.

En janvier 2013, l'action de la coalition sous l'égide de la France dans le nord Mali, occupé depuis plusieurs mois par les terroristes d'AQMI et leurs alliés, permettait notamment la reconquête de la région de Tombouctou, libérant ainsi la population du joug imposé à travers l'application de la charia (flagellations, amputations des membres, etc).

La crise sécuritaire née de l'invasion a presque causé la « mort » du tourisme, secteur d'activité porteur pour l'économie de la région et du pays. Elle a suscité pas mal de débats par radio et télévision, visant parfois à la polémique avec des « spécialistes » du Sahel.

Cet ouvrage simpliste est un récit des projets de développement communautaire à travers les voyages, les rencontres, les entretiens où coexistent ensemble des gens aux intérêts différents qui partagent leurs efforts dans une communauté de destin : paysan Sonrhāï, éleveur Touareg, pêcheur Bozo, commerçant Arabe.

À l'opposé des assertions mensongères sur les raisons présumées de la crise, il met en exergue les conditions de vie précaires de ces communautés talonnées par le travail et les affres du climat.

C'est un essai dédié à mon père, professeur de l'enseignement secondaire et ex-proviseur du lycée de Tombouctou, où j'évoque les perspectives et les espoirs par un regard sur l'actualité et des souvenirs remontant du plus profond de ma mémoire, en provenance de cette magnifique région, des initiatives locales et la manifestation d'une volonté et d'une grande détermination des communautés à réaliser ensemble leur épanouissement socio-économique.

L'objectif est d'apporter une contribution à toute volonté politique tendant à accompagner le développement dans la région. Enfin, j'espère participer via ces textes à la paix et à éclairer la lanterne de l'opinion publique.

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b>	<b>5</b>
<b>CHAPITRE I - Bref aperçu des organisations traditionnelles</b>	<b>11</b>
<b>CHAPITRE II - Les voyages</b>	<b>15</b>
Voyage à moto dans le désert	17
Voyage avec un méhari Touareg	20
<b>CHAPITRE III - Les rencontres</b>	<b>23</b>
L'histoire du village de Goungouberi	25
<b>CHAPITRE IV - Les entretiens</b>	<b>31</b>
La vie des femmes du village de Chambou	33
Regards croisés de deux villageois	34
La lettre de Gourma Rharous	36
<b>CONCLUSION</b>	<b>39</b>

**Illustration** : Le quartier de Djingareber, où se trouvent la grande mosquée de Tombouctou don't elle porte le nom, et le lycée franco-arabe de Tombouctou.

# REPORT 1

Bref aperçu des organisations  
traditionnelles





Il existe des formes d'organisation fondées sur les réalités traditionnelles et culturelles des milieux ruraux Songhoï et Tamasheq.

*En milieu Songhoï : Kondey, Kourey (groupe d'âge)*

*En milieu Tamasheq : Tanmedh'alt*

Dans la pratique, ces organisations traditionnelles se limitent aux aspects économiques ponctuels (secours mutuels, solidarité avec les membres démunis, etc). Elles n'ont pas d'ambition de développement socio-économique planifiée à terme.

Le Kourey (milieu Sonrhaï), et Ahal (en milieu Touareg) sont des groupes d'âge. Ces groupes mènent des travaux collectifs. Ils sont considérés comme outils de mobilisation des membres.

En milieu Sonrhaï, le Kourey menait, ou mène encore là où il existe des activités de sécurisation, de la production par la mise en place de greniers traditionnels semenciers. Il met à la disposition des villageois nécessiteux des semences remboursables à la récolte (14 mesures contre 10 à Bourem par exemple).

Le Kourey possède ses responsables. Chacun connaît sa place, son rôle, sa fonction. Les règles du Kourey sont très strictes, le défaut d'exécution est sévèrement puni et se fait en présence de toute la communauté. Ne pas respecter son engagement dans le Kourey est l'équivalent du déshonneur.

En même temps, on observe une difficulté de coopération dans ces organisations traditionnelles (rivalité entre villages en milieu Sonrhaï) et une difficulté d'organisation dans certaines couches Kel Tamasheq liée à leur caractère individualiste.

Un adage Tamasheq stipule :

*« Éloignons nos tentes et approchons nos cœurs »*

# CHAPITRE 2

Les voyages





## Voyage à moto dans le désert

Je traversais la ville de Tombouctou muni de ma boussole par une journée peu ensoleillée de la fin décembre.

Je longeais le fleuve Niger et les campements des pêcheurs Bozos se succédaient, épanouis, en bordure de l'eau.

Après les dunes venaient les plaines exondées et fraîches, parsemées de stigmates d'hippopotames se nourrissant au crépuscule de poussée d'herbes vertes.

Souvent j'apercevais des enfants barbotant en groupe fuir à travers les dunes effrayés par le bruit de ma grosse cylindrée de marque Honda, ou un berger s'évertuant à faire paître son troupeau de chèvres.

Pendant des heures, sur ma moto, les paysages évoluaient devant mes yeux émerveillés.

La campagne du désert était belle, le décor des villages aussi.

Soudain, je me retrouvais dans le village de Ber, un bourg de nomades Kel Tamasheq, en voie de sédentarisation et novices en riziculture.

Ce fut un moment de convivialité avec le chef, ses conseillers Ag Mata et Mohamed ainsi que le directeur d'école Abdoul.

Comme d'habitude, pour parler du problème des semences, je demandais aux gens :

***Que faut-il pour produire ?***

**Chef** : *Pour produire il faut la terre, l'eau, la volonté, les semences.*

***Cette année, il y a-t-il parmi vous des paysans qui n'ont pas pu produire ou qui ont été limités par les semences ?***

**Ag Mata** : *Oui.*

***Ceux qui ont semé, comment ont-ils eu les semences ?***

**Abdoul** : *Avec les commerçants.*

***Est-il intéressant de garder les semences collectivement ?***

**Chef** : *Oui.*

***Pourquoi collectivement ?***

**Mohamed** : *Nous pouvons nous organiser pour la conservation et vendre moins cher que les commerçants.*

***Les semences c'est important, c'est plus facile collectivement. Comment peut-on faire ensemble ? Dans le village y a-t-il des actions collectives ? Lesquelles ?***

*On avait débouché sur le Tanmedh'alt « mobilisation de tous les membres de la communauté en vue d'une action »*

***Peut-on faire un Tanmedh'alt semencier ?***

**Chef** : *Oui.*

Ainsi, on mit en place le grenier, ou Tanmedh'alt semencier, du village de Ber, afin que la communauté exploite la plaine sécurisée par son micro barrage.

C'était une action s'appuyant sur l'attribution d'un fond de roulement aux clauses et périodes probatoires pour l'achat de semences et s'opérant par des ventes au comptant garantissant le capital.

On avait « moulé » l'introduction du fond de roulement semencier au Tanmedh'alt semencier en acceptant les règles du Tanmedh'alt.

Les villageois, par leurs représentants, géraient totalement l'action, avec la discipline traditionnelle et une méthode de gestion adaptée contrôlable par tous les membres de la communauté.

C'était d'abord une action économique dont les membres du comité de gestion étaient les garants. La solidarité concernant les démunis appartenait au chef et à la communauté.

En général, on avait observé avec les greniers semenciers mis en place à Tombouctou des actions de solidarité, surtout en milieu Tamasheq où le grand frère achetait les semences et s'arrangeait avec sa famille. Ces arrangements se faisaient toujours sans intérêts et parfois même sans remboursement, les intérêts sur l'alimentation étant considérés comme proscrits par le Coran dans un grand nombre de communautés.

## Voyage avec un méhari Touareg

Le départ à Bintagoungou village Sonrhaï, situé à 55 km environ de la préfecture Goundam, était prévu pour minuit. C'était ce que m'annonça Ahmed, le méhari Touareg, la veille sous sa tente, au cours d'une partie de thé.

Il habitait à l'autre bout de la ville, non loin des dunes de sable qui composaient le paysage, dans le quartier Al Kara, situé le long de la route menant à la ville de Tombouctou.

Ahmed se rendait parfois au marché local, qui apparaissait comme un bazar et un marché à petit bétail, pour vendre le Sel gemme qui venait d'après lui du lointain Taoudénit.

À la fin de la partie de thé, il m'accompagna et nous nous quittâmes sur un bout de chemin. Ce soir-là, n'arrivant pas à dormir, je fis des cauchemars.

Nous étions au mois de mars et l'harmattan soufflait en desséchant les lèvres.

Ahmed me rencontra et nous marchâmes vers la sortie de la ville, où il avait immobilisé sa caravane de dromadaires sous la veille de son frère qui faisait partie du voyage.

La nuit était noire et silencieuse. Le temps était froid, d'un froid vif et pénétrant, accentué par le vent « glacial » qui soufflait par intervalles. Les étoiles brillaient au fond du ciel sans lune qu'Ahmed scrutait de temps en temps.

Il m'expliqua plus tard que son père lui avait enseigné l'art de se guider dans la nuit par la position des étoiles.

Ahmed m'aida à monter son dromadaire, le plus docile à mon avis, qui s'agenouilla par un code mimique.

Mon guide marcha en tenant la corde de ma monture, au premier rang de la caravane qui s'ébranla.

Nous avons peu échangé pendant le trajet, ce fut néanmoins le moment le plus pénible du voyage. Je passai des heures à travers les dunes de sable dans une sorte de procession silencieuse, interrompue par le frou-frou de vols d'oiseaux apeurés.

La fatigue m'éprouvait et je grelottais de froid.

Vers l'aube, Ahmed arrêta la caravane pour la prière matinale et le petit déjeuner, composé de datte, de fromage, de pain et de thé.

J'appréciai ce moment qui allégea ma souffrance avant de continuer le trajet.

Nous arrivâmes à la place du marché dans l'après-midi et je pris congés de mon compagnon, tout réjoui de son infinie sympathie et de ses propos blagueurs mais sincères :

**« *Les nomades marchent la nuit et se reposent le jour* »**

**Illustration** : Le quartier de Habaradjou, où vivent ordinairement les arabes et les Belah, qui est le nom familier pour les Touaregs. L'âne est l'animal de compagnie des Belah pour le transport des biens et des personnes. Les Belah sont de gros travailleurs, ils représentent 90% de la main d'oeuvre locale.

# CHAPITRE 3

Les rencontres





## L'histoire du village de Goungouberi

Goungouberi est un village Sonrhaï situé près du fleuve et qui, comme les autres, a connu des sécheresses persistantes avec toutes les conséquences qui ont suivies : pertes des animaux, exode des hommes, diminution des plaines de production.

Cette année, un grand frère de Goungouberi Abdoulaye, parti au Ghana, a envoyé une moto pompe neuve.

Le village était très content.

Le chef a réuni ses conseillers. Il a parlé :

**Chef** : *Abdoulaye, notre frère parti en exile au Ghana, Dieu soit loué il ne nous a pas oublié. Nous avons une moto pompe avec les tuyaux, comment nous organiser pour bien gagner avec le moteur ? Pour faire marcher le moteur, il nous faut du gasoil. Je propose que tous les chefs de famille présents cotisent 15 euros pour payer le gasoil. Nous avons reçu le moteur en février. Maintenant les terres sont aménagées, nous sommes déjà fin juin, il nous faut faire la pépinière. D'ici au 15 juillet, il faut que tout le monde ait déjà payé.*

À la réunion du 15 juillet, le chef demanda à Mohamed, le premier conseiller :

**Chef** : *Mohamed la réunion aujourd'hui est importante. Où en est la cotisation ? Est-ce-que l'argent est bien rentré ?*

**Conseiller** : *Oui, l'argent est bien rentré.*

**Chef** : *Combien d'argent as-tu ramassé ?*

**Conseiller** : *Il y a dans la caisse 1000 euros.*

**Chef** : *Est-ce-que tout le monde a bien payé ?*

**Conseiller** : *Oui tout le monde a bien payé.*

**Chef** : *Mohamed je ne comprends pas. Tu dis que tout le monde a bien payé mais tu n'as que 1000 euros, expliques-toi ?*

**Conseiller** : *Chef, tout le monde a bien payé, mais certains doivent encore.*

**Chef** : *Qui doit encore et combien ?*

**Conseiller** : *C'est Ibrahim qui doit encore 7 euros.*

Silence.

*Non pardon Ibrahim m'as remis les autres 7 euros le jour du marché qui est passé, sur la route en allant il m'as remis le complément de sa cotisation.*

*Voilà, c'est Mahamar qui doit encore 7 euros, Alhassan 7 euros, Issa 7 euros, Idrissa 8 euros, Moussa 7 euros, Ahmar 6 euros.*

Silence.

*Non pardon Ahmar c'est 5 euros qu'il reste.*

**Chef** : *Mohamed, c'est bien là la situation ?*

**Conseiller** : *Oui chef, c'est là la situation.*

**Chef** : *Mohamed, je suis plus vieux que toi mais je sais encore compter. Ta tête t'a fait défaut. Je ne suis pas d'accord avec toi.*

*Bon, avançons. On a dit qu'il faut payer le gasoil, qui va y aller ?*

**Conseiller** : *Chef, le frère d'Ibrahim est aide-mécanicien à Tombouctou. Il faut envoyer Ibrahim, comme ça son frère peut l'aider à payer, si tout le monde est d'accord.*

**Chef** : *D'accord pour Ibrahim, mais combien faut-il lui donner ?*

**Conseiller** : *On doit garder un peu d'argent avec nous. Je propose qu'on lui donne 850 euros.*

**Chef** : *Si tout le monde est d'accord, je suis d'accord. Tu lui donnes 850 euros.*

Ibrahim partit.

La semaine suivante, en réunion chez le chef.

**Chef** : *Bonjour Ibrahim. Ton frère est-il en santé ? Ton voyage à Tombouctou s'est-il bien passé ? Ton frère se porte bien ainsi que sa famille ?*

**Ibrahim** : *Oui chef mon voyage à Tombouctou s'est passé dans de bonnes conditions.*

**Chef** : *Combien de gasoil as-tu ramené de Tombouctou ?*

**Ibrahim** : *J'ai ramené 8 fûts pleins.*

Silence.

**Chef** : *Donc il te reste de l'argent ?*

**Ibrahim** : *Non chef, ma poche est vide. J'ai tout dépensé.*

**Chef** : *Expliques-toi Ibrahim, je ne te suis pas.*

**Ibrahim** : *Chef, j'ai bien payé le gasoil des 8 fûts, mais j'ai payé les 8 fûts vides. J'ai payé aussi le transport de Total au fleuve, j'ai payé aussi le piroguier. Il ne me reste rien.*

**Chef** : *Ibrahim, les fûts vides, tu as payé à combien ?*

**Ibrahim** : *Pour les 8, j'ai payé avec mon frère 70 ou 75 euros, comme ça.*

**Chef** : *Comment tu dis « comme ça » ? Tu as payé 70 ou 75 euros ?*

**Ibrahim** : *Je crois c'est 75 euros. Le transport aussi de Total au fleuve c'est trop cher.*

**Chef** : *Bon, avançons. Maintenant peut-on démarrer la pépinière ?*

**Conseiller** : *Chef, le riz du périmètre, c'est pas la même qualité que celui des plaines traditionnelles. Il faut encore payer la semence sur un autre périmètre.*

**Chef** : *Mohamed, combien reste-t-il dans la caisse ?*

**Conseiller** : *Il doit rester 136 euros.*

**Chef** : *T'es sûr 136 euros ? Moi je crois qu'il reste 150 euros.*

**Conseiller** : *Tu as raison chef, il restait 150 euros mais j'ai donné 7 euros pour décharger les fûts et pour le gardien j'ai donné 7 euros...*

**Chef** : *Bon, avançons. Qui va aller payer les semences à Kano ?*

**Conseiller** : *Moi, ma sœur est mariée là-bas. Je peux aller.*

**Chef** : *Si tout le monde est d'accord, je suis d'accord. Combien tu prends avec toi pour payer ?*

**Conseiller** : *Avec 107 euros, je peux déjà payer.*

**Chef** : *D'accord. Va vite, le temps presse pour commencer la pépinière.*

Mohamed le premier conseiller partit.

Goungouberi a commencé sa pépinière le 26 juillet.

Au repiquage, il manquait trop de plants.

Deux mois après la mise en route de la moto pompe, une nouvelle réunion eut lieu :

**Conseiller** : *Chef, le pompiste vient de m'informer il n'y a plus de gasoil, les 8 fûts sont vides.*

**Chef** : *Combien de jours a marché le moteur ?*

**Conseiller** : *Ça vaut 60 jours aujourd'hui.*

**Chef** : *Chaque matin, j'ai vu le pompiste prendre 20 litres avec le bidon.*

*Depuis que le moteur tourne, il y a eu quatre grandes pluies et je sais que ces jours-là le moteur n'a pas tourné. Moi je crois que le moteur a fonctionné 56 jours.*

*Mohamed, tu dois compter 56 jours que chacun prenne 20 litres.*

**Conseiller** : *Je suis d'accord chef mais le pompiste dit aussi qu'un fût s'est vidé.*

Deux jours après, le moteur est tombé en panne. Comme il n'y avait plus d'argent pour le réparer, le périmètre n'a plus été arrosé, et les gens de Goungouberi n'ont pas bien récolté.

**Illustration** : Le quartier de Badjindé, ancien quartier aux appartements cossus qui témoignent de l'activité commerciale et où habitent des notabilités locales. Une grande rue conduit au plus grand marché de la ville de Tombouctou, le marché de Badjindé, qui porte le nom du quartier où il a lieu. Les bâtiments, comme celui que l'on voit en arrière-plan, sont construits avec des briques taillées dans le gisement d'argile blanche, appelé alhor, et avec du doum comme bois de construction. Ce type de construction permet d'atténuer la chaleur et de maintenir le bâti dans un micro-climat.

# CHAPITRE 4



Les entretiens



## La vie des femmes du village de Chambou

Dans le village Sonrhaï de Chambou vit la vieille Salamta.

Elle a 70 ans et n'a pas oublié la vie de villageoise de son époque, qu'elle compare avec ce qu'il se passe aujourd'hui.

*« Avant, quand les hommes parlaient, nous écoutions. Mais nous ne pouvions pas donner notre avis, parce que nous avons honte et peur à la fois. Nous ne pouvions pas donner nos idées, de peur que nos maris nous grondent, parce que ce qu'on a dit ne leur a pas plu.*

*Nous aurions aimé nous organiser, mais nous n'avions pas l'habitude de nous réunir entre nous.*

*Les hommes étaient opposés à l'école. Pour eux, plus les enfants venaient à l'école moins ils voulaient et acceptaient de travailler la terre, et finissaient par être gênés de vivre au village.*

*Aujourd'hui, la vie a changé, avec les étrangers du projet.*

*Les femmes ont appris à ne plus avoir peur de parler devant leurs maris. Si elles aiment que leurs maris connaissent leurs idées, elles se réunissent entre elles pour ensuite donner leurs idées à leurs maris. Les questions posées n'ennuient pas les hommes, qui s'en réjouissent au contraire. Les femmes s'organisent entre elles sans les hommes, avec l'aval de ceux-ci, et rendent compte aux autorités villageoises. Il y a des salles de classe pour les enfants et des cours du soir d'alphabétisation, pour les femmes. »*

## Regards croisés de deux villageois

Un jeune de Tombouctou Badou, natif du village Sonrhaï de Gourzougueye, m'a dit :

*« J'ai quitté mon village après un échec à l'école, pour venir en ville.*

*J'ai besoin d'un transistor pour me distraire avec les amis, de beaux habits, des bijoux pour ma fiancée.*

*Comme je n'ai pas d'argent pour acheter tout ça, je viens à Tombouctou.*

*Je fais des petits travaux cireur et apprenti-maçon, qui me rapportent un peu d'argent.*

*Quand je me promène dans la ville, je vois des tas de choses dont j'ai envie.*

*J'aime beaucoup le cinéma et je vais voir les films quelques soirs.*

*Si j'ai un peu d'argent, je le dépense et après je garde quelque chose à côté.*

*La vie en ville est difficile, c'est vrai. C'est mieux qu'au village où nous n'avons pas une bonne récolte.*

*Comment est-ce-que nous pouvons satisfaire nos besoins ?*

*Nous avons beaucoup de malades à certaines périodes de l'année, surtout à la montée des eaux, et nous manquons d'argent pour acheter des médicaments. »*

Le vieux Doudou, un ancien commis du village, est dérouté par l'exode des jeunes et se demande où va la vie. Il m'a dit ceci :

*« On a mis nos enfants à l'école pour qu'ils gagnent une bonne situation et rapportent de l'argent pour toute la famille.*

*Mais maintenant ils ont appris à aimer l'argent plus que le travail de la terre et l'école. Tous veulent partir et ils sont perdus pour le village.*

*Ils sont attirés tellement fort par la ville que certains abandonnent le village. Certains changent au point qu'il est malaisé de les reconnaître.*

*C'est vraiment dommage de vouloir partir sans raison, là où on ne connaît personne.*

*Aujourd'hui, sans argent, on ne peut rien faire. C'est une vérité mais on a appris à aimer l'argent plus que les hommes, et c'est chacun pour soi.*

*Dans nos traditions il y a encore de bonnes choses qui peuvent nous aider à vivre. Il ne faut pas les perdre.*

*Maintenant, nous les vieux, nous sommes découragés. On ne sait plus quel comportement prendre. »*

## La lettre de Gourma rharous

*Cher frère Oumar, je vous écris de Gourma rharous où on m'a affecté, comme chef de base d'ACORD le 2 juillet 1989, ville riveraine à 180 kms de Tombouctou dans un espace désertique de grandes dunes environnantes, là où le français Thierry Sabine et son compatriote le chanteur Daniel Balavoine ont trouvé la mort un soir de 1986 dans le crash de l'hélico qui les transporta sur la route du rallye Paris-Dakar.*

*Je me suis rendu sur le lieu de l'accident, où un sentiment m'a absolument envahi devant le mutisme des dunes, me confortant dans mon opinion que l'homme n'est pas immortel. Pour cela, il doit être porté à rabaisser ses propres mérites, ainsi j'ai formulé des vœux et des prières pour ces personnes disparues.*

*Je me sens bien dans cette ville où l'eau du fleuve coule au flanc de la belle demeure tenant lieu de logis protégé par une digue.*

*Iba, le gardien de la base m'a appris que le bâti appartient à un enfant du terroir cadre à Bamako qui « a un pied » dans sa communauté.*

*N'est-ce-pas là un bel exemple pouvant aider les autres membres à innover, à changer et s'inspirer de sa réussite pour vivre ensemble dans une communauté de destin qui se forge pour sortir des sentiers de la pauvreté ?*

*Si chacun faisait la même chose, il y aurait moins de disparités entre les villages, les villes, et Bamako ne serait pas une ville carrefour.*

*Car chacun de nous est né dans une famille qui a ses racines dans un village.*

*Nous faisons partie d'une ethnie qui a sa langue, ses habitudes, ses coutumes.*

*Si nous sommes vivants aujourd'hui, c'est bien grâce à nos ancêtres.*

*La pleine lune de la saison froide éclaire le fleuve qui amorce la décrue au mois de décembre.*

*Avec l'astre de la nuit, les espoirs des pêcheurs Bozos qui ne cèdent pas à la rigueur du froid brillent par le bruit des pagaies et le battement des filets contre l'eau que le vent emporte au loin.*

*Souvent, je regarde avec une admiration mêlée de solitude ce spectacle de ma terrasse, d'où j'aperçois l'eau à perte de vue à travers la clarté et le calme de la nuit.*

*Les marchandes de poissons vont à la recherche du précieux sésame, très tôt le matin, au retour des embarcations sur les berges.*

*Le poisson frais se rencontre au « grand marché » dans la journée.*

*Certaines le font frire le soir à la place du « marché de nuit », un espace d'échanges avant le coucher hâtif, et les odeurs de poissons frits se répandent à forte dose dans les rues du vieux quartier.*

*Je préfère manger la carpe frite chez Halimatou, la femme du conducteur de pinasse, qui m'a dit ceci :*

*« Pour satisfaire notre besoin d'argent, chacune de nous cherche quelque chose à produire ou à vendre. Le poisson nous aide beaucoup. Avec l'argent gagné, chacune achète ce qui est nécessaire à elle ou à sa famille. On achète des habits, des médicaments, du savon. Certaines arrivent à peu près à satisfaire leur besoin. D'autres n'y arrivent pas. Notre ville n'est pas riche »*

*Pendant la crue au mois d'août, le fleuve quitte son lit et inonde les plaines avoisinantes où l'on cultive le bourgou, une plante aquatique très prisée par les animaux et les enfants à cause de son jus sucré, le manchi.*

*Les voyageurs et les véhicules venant de Tombouctou à cette époque doivent forcément prendre le bac pour se rendre dans la ville.*

*Quel voyageur ayant parcouru la région ne s'est pas aperçu de cette longue traversée, ou plutôt ce calvaire, et de l'incommodité des pistes menant à la ville depuis Tombouctou via Ber, Bamba vers Gao, des tronçons de route si importants pour le désenclavement des villages ?*

*Si tous les villages ont des besoins en matière de développement économique, tous les villages ne peuvent pas être les partenaires des ONG.*

*Premièrement, parce qu'elles ne peuvent pas tout faire. Si, dans les villages, le facteur le plus limitatif est l'enclavement, il est peu probable qu'elles puissent proposer une route actuellement.*

*Deuxièmement, pour qu'elles puissent intervenir, il faut un certain nombre de conditions.*

*Pour toutes ces raisons, l'État doit contribuer à prendre en charge certaines infrastructures, comme les routes.*

*Le développement n'est pas mono-sectoriel, mais plurisectoriel.*

*Un puits dans un village n'engendre pas le développement, encore faut-il que les populations soient capables d'entretenir leur puits et qu'elles acceptent de modifier en conséquence leurs règles d'hygiène avec la nouvelle eau.*

*Le développement n'est ni agricole, ni sanitaire, ni scolaire... Il est tout à la fois, avec des priorités et des urgences. Mais autant une urgence peut être aiguë, autant elle n'élimine pas les autres aspects du développement.*

*J'espère que vous ne m'en voudrez pas de n'avoir pu vous inviter dans une si belle ville que je quitte hélas pour une nouvelle fonction à Tombouctou et vous envoie, cher frère, l'assurance de mes sentiments très cordiaux.*

**Illustration :** Le quartier « Sans fil », ou « quartier administratif », Complexe de la société EDM (Energie Du Mali) et son château pour la production d'eau de boisson dans la ville de Tombouctou. Le CEDRHAB (Centre de Documentation et de Recherche Hamed Baba) se trouve non loin du complexe.

# CONCLUSION





Lorsqu'au Mali ou à l'étranger on parle de Tombouctou, on a à l'esprit le souvenir de la rébellion Touareg et des famines de 1973 et 1983, comme aussi certaines images telles que des enfants décharnés, des carcasses d'animaux abandonnés dans le sable. Ou des images d'enlèvement de touristes occidentaux, que l'on voit commenter de temps en temps sur nos écrans de télévision.

De Tombouctou j'ai choisi de parler autrement.

De mes contacts avec les communautés sur le terrain, à titre d'agronome dans l'équipe d'ACORD, j'ai rapporté une conviction.

Les médias sont la plupart du temps « à côté de leurs pompes », comme on dit vulgairement, pour expliquer la crise sécuritaire dans le nord du Mali, invoquant une présumée discrimination sociale plutôt que la précarité des moyens d'existence dans la région.

Le constat actuel est qu'avec les contraintes climatiques récurrentes, les communautés locales Sonrhāï, Touareg, Bozo, entre autres vivant traditionnellement de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche, assurent maigrement leur subsistance et ne disposent que de peu d'économie d'argent.

Les familles ne peuvent compter que sur leurs propres efforts pour assurer un minimum de sécurité.

Ne disposant pas de moyens de production adéquats, elles se trouvent en partie dans une situation où elles ne bénéficient pas de stabilité d'emplois ruraux et de revenus.

De surcroît, travaillant et produisant peu, les jeunes hommes sont incités au départ, à l'aventure dans les villes ou à l'étranger, en nombre de plus en plus important, et le cortège de désordres sociaux qui l'accompagnent tels que manipulation, perversion et délinquance constitue un facteur d'instabilité pour la région et le pays.

Comment assurer la sécurité alimentaire et sociale indispensable à la vie, ou même à la survie familiale, lorsque l'on n'a pas d'économie d'argent ou la possibilité d'en faire ?

Telle est la question qu'on se pose, en dépit des solutions mises en œuvre, tels que les projets de résilience au changement climatique souvent réalisés par les ONG sous le label SAME.

Ces projets, existant surtout dans les zones vulnérables où la production agricole est faible de façon presque constante, à l'instar de la région de Tombouctou, sont prometteurs et l'accueil qu'ils reçoivent de la population est enthousiaste. En revanche, ils ont apporté des changements limités au plan de l'espace géographique.

En 2012, l'État s'est préoccupé d'intervenir en faveur des populations de ces zones défavorisées, par la mauvaise campagne agricole de l'année précédente en mettant au point un certain nombre de formes d'aides, spécialement les dons en céréales aux communautés rurales. Des mesures qui démontrent, s'il en est besoin, que la sécurité alimentaire est encore bien loin et demeure un défi et un enjeu de stabilité.

Pour répondre à la question posée plus haut, je tirerai les leçons de l'expérience d'ACORD.

Pourtant, force m'est de reconnaître que Tombouctou n'est pas dans l'impasse et les perspectives d'avenir ne sont pas bouchées pour cette région. Au contraire, elle devrait s'en sortir, au moyen d'efforts menés par les communautés contre la pauvreté pour vivre décemment, avec la gestion des projets communautaires là où ils existent. Elles sont conscientes que les problèmes ne peuvent se résoudre qu'en mettant en valeur les ressources propres du terroir en labour, en terre et en énergie, et grâce à la solidarité issue des coutumes et des traditions qu'elles ont gardées.

Au fur et à mesure des années et des siècles ces communautés ont su travailler pour se nourrir, s'organiser pour vivre ensemble, trouver des solutions aux problèmes qui se présentaient à elles.

Un vieux paysan Sonrhaï, parlant de sa communauté, disait :

**« Nos coutumes et nos traditions nous ont aidé pendant la sécheresse. »**

Je reste persuadé que les élites extérieures ont un rôle important à jouer dans la réussite du développement économique de la région.

Je désigne sous ce vocable les « grands frères », qui ont réussi et qui sont établis dans d'autres villes.

Les communautés en sont fières et donc elles en parlent, pour peu qu'on leur pose la question.

Sur ce point, elles doivent être des personnes ressources, mobilisant leur bonne volonté en soutien au maintien du dialogue inter communautaire pour renforcer la cohésion sociale et sensibiliser à prendre part aux projets, ouvrant ainsi des perspectives d'emplois ruraux.

Pour fixer le paysan Sonrhaï ou l'éleveur Touareg, il ne suffit pas de lui garantir sa ration. Il veut aussi satisfaire ses autres besoins et pour les satisfaire il doit devenir consommateur, donc être en mesure de payer des biens de consommation ou des services.

L'objectif à l'heure actuelle ne doit pas être simplement nutritionnel, mais prendre en compte les autres besoins des populations (sanitaire, vestimentaire, scolaire, etc.)

Pour ces raisons, les programmes doivent déboucher entre autres sur l'appui aux initiatives potentielles, notamment portées par les femmes, pour créer des micro entreprises dans les domaines du maraîchage, de l'aviculture, de l'artisanat utilitaire, etc. L'objectif est de faire bénéficier les porteurs de projets de fonds et de formation en vue d'élaborer leurs plans d'affaires.

Pour ces mêmes raisons, ils doivent permettre de passer avec chaque communauté de véritables contrats de développement afin d'offrir plus de garantie.

Enfin, en utilisant la forme d'organisation traditionnelle, ils renforcent les structures culturelles ancestrales, la sensibilisation met en valeur la capacité des communautés à la faire renaître ainsi que leur participation.

Parler de participation est une chose, avoir une pratique participative en est une autre.

Il n'y a pas d'action vivante, durable, renouvelable, sans communauté participative.

Quand je venais à Tombouctou, je ne songeais certes pas que je passerais de merveilleuses années.

Je reste nostalgique de la paix de cette région, les couleurs et la beauté des paysages dunaires où la nuit diffuse ses merveilles et l'accueil si chaleureux des communautés.

Ce fut un merveilleux souvenir et un grand merci à toutes ces communautés.

Merci encore pour l'hospitalité que j'essaie de dévoiler par ce témoignage.

## **Bibliographie**

Rapport annuel PAGR 1988-1989.

Rapport annuel PAGR 1989-1990.

*Partenariat et structuration du milieu, où en est-on ?*, ACORD Mali, Octobre 1991.

François de Ravignan, *La faim, pourquoi ?*, Paris, Éditions La Découverte, 125 pages.

## **Sigles**

ONG : Organisation Non Gouvernementale

OI : Organisation Internationale

ACORD : Agence de Coopération et de Recherche pour le Développement

PAGR : Programme d'Appui aux Groupements Ruraux

AQMI : Al-Qaïda au Maghreb Islamique

SAME: Sécurité Alimentaire et Moyen d'Existence

PIV : Périmètre Irrigué Villageois

## Biographie



Agronome malien entrepreneur en agroécologie, Chaka Berthe a obtenu son baccalauréat en sciences biologiques en 1979 au lycée Prosper Kamara de Bamako. Il a par la suite poursuivi des études supérieures à l'Institut polytechnique rural de Katibougou au Mali pour le diplôme d'ingénieur en agriculture, qu'il obtint en 1984. Il est aujourd'hui également auteur.